

## EXPLORATION DU DJEBEL BOU KAHIL.

ET DES KSAR DE L'ANNEXE DE DJELFA.

(Suite et fin.)

(Voir les numéros 34 et 37-38.)

---

En arrivant à Tad'mit el-Houla (le terrible), Ben Saïdan nous avait quitté pour aller dîner à quelques tentes amies, campées dans les environs, je veux dire à plusieurs lieues. Nous nous trouvions, en effet, sur le territoire de sa tribu, les Oulad Saa'd Ben Salem. Il rentra le matin de son amble allongée, pour nous avertir qu'il avait rencontré, à peu de distance de notre campement, un troupeau de gazelles d'une quarantaine de têtes. Nous prîmes sur-le-champ nos dispositions afin de ne pas manquer une si belle occasion d'exercer notre adresse.

Après avoir distribué la poudre et le plomb à tous nos chasseurs arabes, nous partîmes gaiement sur les traces de Ben Saïdan. Nos cavaliers tenaient en laisse de magnifiques *slag* (lévriers), les plus nobles et les plus renommés pour cette chasse chez tous les Oulad Naïl. Nos chevaux, maigres et légers, déjà entraînés par plusieurs jours de marche et de courses, étaient enfin parvenus à l'état si désiré de buveurs d'air.

Bientôt, les yeux exercés de nos Arabes, debout sur leurs étriers, distinguent au loin le troupeau pâtureant avec insouciance dans une d'aya. Chacun de nous regarde alors si les ressorts de son fusil jouent facilement, puis le bourre de chevrotines, de projectiles de tout calibre; les cavaliers essayent si la corde qui comprime l'ardeur des chiens glisse aisément dans l'anneau de leur collier. Nous arrivons à quatre cents pas des gazelles qui, déjà, nous ont devinés: elles lèvent la tête pleines d'inquiétude et, le cou tendu de notre côté, cherchent à découvrir quel genre d'ennemi elles doivent éviter. Nous donnons le trot à nos chevaux: à leur tour, elles se mettent en mouvement pour fuir, font quelques pas en avant, se retournent encore pour nous regarder, puis, repartent aussitôt. Nos cris, tout-à-coup, avertissent les chiens captifs, qui jusque-là ont marché la tête basse; ils plongent leurs

yeux brillants dans la plaine, aperçoivent les gazelles, brisent, de la première secousse, le faible lien qui les attache et s'élancent, en profitant de tous les replis du terrain. Le *chili* (vent du Sud) est moins impétueux que leur course. Les gazelles, d'abord interdites par l'apparition des chevaux, voient enfin leur plus redoutable adversaire, dont le corps se tend et se détend avec rapidité dans la plaine comme un puissant ressort d'acier. Alors, elles partent, elles volent, bondissent, la terre les repousse dans les airs plus légères qu'une balle élastique. Elles sont ravissantes de grâces et d'effroi. Mais elles gagnent une distance considérable. Nous suivons de près nos lévriers, que nous excitons de la voix; ils parviennent à reprendre le terrain qu'ils ont perdu. Notre allure, d'abord timide, petit à petit et malgré nous devient furieuse, insensée. Les chevaux frémissant de colère, les flancs ruisselant de sueur et de sang, égarés par la douleur, libres de tout frein, franchissent les touffes de halfa : en s'allongeant, leur ventre, humide d'écume, rase la terre et se couvre de sable; un tourbillon épais de poussière fuit derrière nous; c'est plus que de l'insouciance, que du mépris de la vie, c'est de la rage : les rochers, les ravins, les mamelons, s'aplatissant à notre vue, ne sont plus qu'une prairie verdoyante. Notre regard, fixé sur un seul point, ne voit plus rien, rien que les gazelles courant devant nous; aucune autre pensée ne peut nous arrêter : les pierres, les cailloux, au milieu de mille étincelles, sont broyés sous les sabots de fer de nos chevaux. Malheur à celui qui tombe ou dont le cheval s'abat !

Les gazelles sentent déjà le souffle haletant des slag qui n'aboient jamais; elles entendent l'air s'échapper avec force des naseaux larges et brûlants des chevaux : la crainte, la terreur, se mettent au milieu d'elles; à chaque instant quelqu'une quitte les flancs du troupeau; bientôt elles s'embarrassent, elles se jettent les unes sur les autres. Le moment est arrivé. Nos fusils, épaulés rapidement, s'embrasent tous à la fois; le plomb meurtrier s'éparpille, fouille leur masse confuse, y fait des larges trouées. A leur tour, les slag, d'un dernier bond, tombent au milieu du troupeau, étranglent, déchirent, brisent sous leur puissante mâchoire, se cramponnent aux membres tremblants de leurs malheureuses victimes, qui poussent un cri plaintif et meurent d'épouvante avant de mourir de douleur. Nous nous arrêtons pour contempler le carnage; les chevaux, épuisés, aspirent l'air bruyamment; les slag

affamés, auxquels nous arrachons avec peine leur proie, se lèchent les mâchoires dégouttantes de sang ; les gazelles, dispersées, vont se réunir plus loin, oublier, dans une herbe fraîche, l'attaque dont elles ont été l'objet, et reprendre des forces pour soutenir peut-être bientôt une autre poursuite.

Il existe trois espèces de gazelles bien distinctes, mais ordinairement confondues sous le nom générique de *R'ezal*.

C'est d'abord le *sin* ou *sini* (سین أو سینی), type du genre, qui vit sur les hauts plateaux en troupeaux nombreux ;

Les *el-admi* (الادمی) n'habitent que les montagnes peu boisées, en troupes de trois ou quatre. Leur pelage, couleur de fumée, des membres plus rudes et plus vigoureux, la taille beaucoup plus grande ; une tache noire sur le nez, des cornes droites chez le mâle et la femelle, les font aisément distinguer de la première espèce. On les trouve dans quelques montagnes du Tel ;

Et, enfin, le *Rim* (الريم), ou gazelle d'un gris blanc, qui vit dans les dunes de l'Areg.

De ces trois espèces principales sont nés une grande variété de produits hybrides, dont les noms ne sont bien connus que par les tribus de notre extrême Sud. Lorsque, l'année dernière, le manque d'eau dans le Sahara rejeta les gazelles vers le Nord, on put remarquer que quelques-unes étaient d'une teinte presque noire, ce qui de loin les faisait prendre pour des chèvres égarées dans des troupeaux de moutons.

Nous rentrâmes à la ferme en devisant de chasses, de slag, de chevaux : Ben Saïdan nous raconta les courses émouvantes de deux lévriers qui, plusieurs fois, avaient forcé des autruches dans le Sahara.

L'astre du jour commençait à descendre vers l'horizon que, déjà, nous suivions les méandres de l'oued Tad'mit, les uns, armés de fusils, les autres, de lignes ou de filets. Pendant que les chasseurs, toujours attirés par les cris des canards et d'une multitude d'autres oiseaux cachés dans les bosquets de roseaux, s'enfonçaient de plus en plus dans les mares, tombaient dans les flaques d'eau et se relevaient, pareils aux Dieux aquatiques, couverts de vase et de débris d'herbes ; les pêcheurs, d'humeur plus tranquille et moins féroce, prédestinés, sans doute, à la douce et onctueuse

ondulation de l'obésité, s'arrêtaient au bord des trous poissonneux de la rivière.

L'oued Ta'd'mit fournit une végétation luxuriante ; mais les graminées et les autres plantes fourragères sont épaisses, dures et rejetées par les chevaux. Il faudrait plusieurs années d'un travail pénible et constant ; il faudrait qu'un fossé large et profond réunit toutes les eaux dispersées, et, le marais, transformé en prairie, enrichirait en peu de temps son propriétaire par toute espèce de produits. — Le docteur Reboud, qui, déjà, aux pieds du Bou Kabil, avait trouvé l'arbuste très-rare et tout nouveau en Algérie, l'*hypericum ægyptiacum*, remarque aussi que plusieurs plantes particulières aux marais d'Europe, s'étaient égarées dans l'oued Tad'mit.

A la tombée de la nuit, chasseurs et pêcheurs, rentrèrent au logis. De longues guirlandes de canards, de siffleurs, de sarcelles, de bécassines, de tadornes (أبو جريوة) ; d'immenses chapelets de barbeaux de toutes longueurs et de toutes épaisseurs, pêchés, soit avec la ligne, soit avec le filet, ou bien encore par les Arabes à l'aide de leurs h'ouala ou h'aïk, ornèrent bientôt les murs de la chambre de festons apéritifs.

Bien souvent, on avait essayé d'acclimater le poisson de Tad'mit à l'oued Djelfa. Mais, jusqu'à ce jour, tous les empoisonnements de notre rivière étaient demeurés inutiles. Enfin, M. Mein, directeur du moulin de Djelfa, vient de tenter une nouvelle expérience. Sur 500 barbeaux, il en a sauvé une cinquantaine qui, déposés dans son bassin, ont fini par s'habituer à ce changement d'eau et de climat.

Ben Saïdan, le soir, nous mit au courant de ses courses fabuleuses dans le Sahara, comme espion ou guide de nos colonnes. Combien de fois, sans sa connaissance exacte du Sud de la province d'Alger, dont pas un arbuste, une plante, ne lui est inconnu, qui n'a pas un pouce carré de terrain, pas une pierre dont il ne sache le nom ou la position, nos troupes auraient bivouaqué sans eau ou se seraient égarées. Mais, nous raconterons plus tard ses exploits incompréhensibles, sa délivrance miraculeuse par une femme quand il était prisonnier, ses quatre femmes surprises en flagrant délit d'infidélité et auxquelles il coupa successivement le nez pour ce fait ; quand, parti de Djelfa, il lava son burnous au Rocher-de-Sel et arriva à Boghar avant que ce vêtement ne fût sec, etc., etc.

La route carrossable qui, de Sidi Makhlouf, nous avait amenés à Ta'd'mit et qui aboutit à Aïn el-Ibel en décrivant un arc de cercle, nous conduisit, le lendemain, à Amra. La source Hiouhi (عين هيوهي), à quatre kilomètres avant d'arriver à ce ksar, nous reçut à l'heure du déjeuner sur ses bords entourés d'épais bosquets de lauriers-roses.

Amra (عامرة), à six lieues N.-E. de Tadmit et à peu de distance de la route d'El-Ar'ouat, à l'Est, est adossé au pied méridional d'un roc élevé, portant le nom du village et faisant partie du djebel Sorra, ou Djelal (صرة). Du côté du Sud, courent dans différentes directions, les monts Tefara, Mergued, Bou Kah'il, Karabtit, Dahouan : ce dernier, avec le Milok, forme cette longue vallée, étroite et aride, fermée par el-Ar'ouat. Une plaine couverte de halfa, ravinée, hachée par mille coupures, se déroule devant le ksar jusqu'au djebel el-Azreg. Souvent ravagée par de fréquents incendies, allumés par les bergers pendant les froides journées de l'hiver, ce halfa, dont le feu n'a pu atteindre la racine, reparaît l'année suivante avec une nouvelle vigueur et ses jeunes pousses, appelées bous (بوس), deviennent alors pour les chevaux et les troupeaux une nourriture aussi fortifiante que l'orge, et préférable aux autres herbes.

Le ksar est silencieux. Les rayons du soleil, après être tombés de tout leur poids sur les roches rougeâtres du Kaf, se rejettent tout entiers dans le village, qu'ils éclairent d'une lumière lourde et brûlante. Si l'on franchit les jardins, pas un seul arbre ne vient rafraîchir l'aridité de ce paysage ; seuls, quelques sombres et chétifs arar (ععرر genévrier de Phénicie), quelques maigres taga (طافة genévrier à feuilles de cèdre) s'échappent péniblement des fentes des rochers. Le vent du Nord, toujours arrêté par cette épaisse ceinture rocheuse, ne vient jamais rompre la sécheresse de l'air. Pas une seule voix, pas même une voix d'enfant qui demande un sou, ne se fait entendre à l'arrivée du voyageur. On dirait une ville des *Mille et une Nuits*, dont la vie a été suspendue par un mauvais génie. Ce silence pénible n'a, cependant, pas toujours plané sur le ksar : quoique de récente fondation, il a eu ses luttes et ses combats.

La source sur les bords de laquelle est aujourd'hui bâti Amra, al ors que les terrains environnants étaient occupés par les Oula



Sidi Bou Zid, s'appelait Khouala (خوالا). Obligés de reculer devant le voisinage de jour en jour plus rude des Oulad Naïl, les Bou Azid se retirèrent dans le Djebel'Ainous. Cette tribu avait à peine levé ses tentes, que les Mekhalif sortant des ravins du Djebel el-Azreg, se précipitèrent avec leurs charrues sur le territoire qu'elles venaient de quitter en 1798 (année 1212 de l'hégire). Comme les terrains naturellement labourables étaient rares dans le pays, chacun des nouveaux occupants désira ensemencher ceux de Khouala, arrosés par des eaux abondantes. Alors, il arriva que les laboureurs se pressèrent autour de cette source bien longtemps avant l'époque des labours. De là, des rixes, des querelles sanglantes, qui rougirent bien des fois les alentours de la fontaine : les terrains passaient de main en main ; le premier arrivé s'en emparait ; mais le plus faible les cédait bientôt au plus fort, dont les droits étaient mieux reconnus. Les luttes qui avaient déjà semé la division chez les Mekhalif, leur firent craindre un avenir encore plus sanglant. Aussi, d'un commun accord, ils firent tous le serment de ne plus labourer Khouala, de ne plus y amener leurs troupeaux, et de se borner à la possession de Tadmit. Le Naili Ben R'elissi vint aussitôt s'y établir ; mais il ne put longtemps en jouir, car les Mekhalif, bien qu'ils eussent renoncé à travailler ces terrains, ne voulaient cependant pas qu'ils appartenissent à d'autres ; ils ne lui laissèrent pas de repos qu'il ne les eût abandonnés.

Vers l'année 1219 (1805), le nommé Sid Ali ben Bou Ras, des Oulad Mendjebeur (fraction des Oulad Ben Sâad Ben Salem), grand chasseur et grand homme de bien, à la fin d'une chasse fatigante, s'étant endormi sur les bords d'Aïn Khouala, vit en songe Sidi Abd el-Kader el-Djilali (Djilani) et Sidi H'adj A'issa el-A'rouati. Ces deux saints lui dirent : « Nous t'ordonnons de bâtir un ksar et de cultiver des jardins en cet endroit, auquel tu donneras le nom d'Amra. » Sid Ali se leva sur-le-champ, alla trouver quelques-uns de ses amis, leur fit part de sa vision ; et tous, au nombre de onze, lui promirent leur concours pour l'aider à obéir aux ordres du ciel.

En 1232 (1817), la population heureuse et fortunée se livrait avec ardeur à ses travaux quotidiens, et, sous la direction de Sid A'li, découvrait chaque jour, en fouillant le sol, de nouveaux éléments de prospérité. Des jardins nombreux ombrageaient déjà du feuillage de leurs arbres fruitiers les maisons bien entretenues du ksar. Les habitants, composés d'Arabes appartenant presque

tous aux Oulad Mendjebour, et qui n'avaient laissé que récemment la vie nomade, avaient l'habitude, quand arrivaient les premiers jours de l'été, de quitter le village, pour conduire leurs troupeaux dans les daya du Sahara ; ils confiaient alors à la surveillance de quelques Temmar (gardiens de silos), les grains, les marchandises et autres objets que déposaient les tribus dans les silos du ksar. En effet, la confiance des Oulad Naïl dans la loyauté intelligente des habitants était, pour eux, une source de gros bénéfices. Lorsque, tout-à-coup, un malheur affreux vint assombrir cette tranquillité et apporter la désolation dans les familles. El-K'chât' ben Mohammed, de complicité avec ses amis, jaloux des richesses du fondateur d'Amra, après avoir pillé sa maison, attira à Aïn Hiouhi Sid Ali ben Bou Ras, qui lui avait cependant sauvé la vie, et l'assassina lâchement, en le frappant, par derrière, de deux coups de fusil. Ce triste événement découragea les habitants, et leur enleva le seul guide qui pût les faire progresser dans la nouvelle vie qu'ils avaient embrassée.

Mais le ciel, toujours juste, ne tarda pas à prendre en main la vengeance de son vertueux serviteur. En 1237 (1822), une colonne turque sortit de Médéa, pour tenter quelque r'azia dans le pays, dont plusieurs tribus avaient refusé de verser l'impôt. Informés de leur dessein, les Oulad Naïl s'enfoncèrent dans le Sahara, les Sahari se réfugièrent sur les sommets les plus âpres de leurs montagnes. Les Turcs, après avoir franchi le Mak'cem (مقسّم) vallée, à l'ouest de Guelt es-St'eul), traversé le Zar'ez R'erby, arrivèrent dans la plaine de El-Houd (الحوض), à la sortie du défilé de Bab Aïn Messeou'da (25 kilomètres O. de Djelfa), n'ayant toujours rencontré devant eux que de vastes solitudes sans voyageur et sans habitants, que de hautes montagnes où il était imprudent de s'aventurer ; n'ayant pas même aperçu une seule Nedira (نظيرة) dénonciatrice, soit sur les rochers du Djebel Khider à Guelt es-St'eul, soit sur les cimes bleuâtres du Senn el-Lebba à Djelfa, ou sur le Séba' Mor'ran. Cependant, à El Houd, quelques cavaliers, partis en découverte, ramenèrent prisonnier un Belouli (O. Reggad). Le chef de l'expédition le menaça des plus grandes tortures s'il ne lui indiquait pas une tribu ou un village pouvant le dédommager de ses peines et de son dépit. Cet individu offrit aussitôt de le conduire à Amra. Les richesses incalculables que renferme ce ksar, dit-il, peuvent amplement te rassasier, toi et tous tes sol-

dat. Le lendemain soir, la colonne campa à vingt-deux kilomètres sud de Delfa, à l'endroit appelé depuis lors Daya el-Mahalla, sur la route d'El-Ar'ouat. Le matin, dès les premiers rayons du jour, les Turcs longèrent l'oued Sedeut (où se trouve aujourd'hui un poste), contournèrent les rochers qui leur avaient jusque-là caché Amra, et s'arrêtèrent pour sommer le village de se rendre sans condition, s'il ne voulait être détruit. Les habitants refusèrent d'écouter toutes leurs propositions, sortirent à leur rencontre avec le goum des Oulad Saad ben Salem, venu à leur secours. De part et d'autre, on combattit avec un acharnement égal, depuis le matin jusqu'à la nuit tombante. Le goum vaincu se retira, et, par sa fuite, abandonna au pillage le ksar, dès-lors sans défense. Les Turcs, pour venger la mort de neuf de leurs compagnons, coupèrent les têtes de douze cavaliers du goum tués dans le combat, les accrochèrent aux murs du village, firent main-basse sur tout ce que renfermaient les silos, en tissus, en argent, en marchandises, jetèrent au vent le grain qu'ils ne purent emporter, et ne se retirèrent qu'après que les flammes eurent consumé le village. Après leur départ, les habitants relevèrent les ruines encore fumantes de leurs maisons.

En 1261 (1845), les gens du Djebel-Amour, affamés par une violente disette, descendirent en foule de leurs montagnes, pour piller le ksar, qui regorgeait de grains. Les habitants, prévenus de leur intention, en firent part aux Oulad Saad Ben Salem, qui leur envoyèrent du Sahara leurs chameaux pour enlever le grain d'abord, et leur goum pour les protéger. Alors les pillards, indécis, s'arrêtèrent à Gontra, et, se voyant devinés, rentrèrent dans leurs montagnes. Mais leur retraite n'était qu'une ruse habile. En effet, plus prudents que dans leur première tentative, ils se donnèrent rendez-vous près du village, et s'y rendirent, la nuit, par petits groupes, afin de ne pas éveiller l'attention des chouaf (espions). Une fois réunis, ils fondirent en masse sur le ksar. Les habitants furent si bien surpris, que, jugeant toute défense inutile, ils leur abandonnèrent les silos et tout ce qu'ils possédaient. Le ksar fut dévalisé en un instant ; mais pas une seule goutte de sang ne fut répandue.

La population, comprenant que leur village allait, dès-lors, servir de but à la rapacité de ses ennemis, qu'elle n'était pas assez nombreuse pour le défendre avec succès, le délaissa et reprit sa vie vagabonde d'autrefois. Neuf ans après, un bordj fut construit à Djelfa.



Dès qu'une autorité française fut installée dans le pays, le petit-fils de Sid Ali ben Bou Ras, désireux de marcher sur les traces de son aïeul, demanda la permission de relever les ruines d'Amra. Ce village, grâce aux bons conseils, aux encouragements journaliers que l'administration locale n'a cessé de lui donner, a recouvré tout son état florissant d'autrefois.

Une heure après notre départ d'Amra, nous mettions pied à terre dans la cour du caravansérail d'Aïn el-Ibel. Ce village, composé d'un caravansérail et de quelques maisons arabes, dont la principale est celle du caïd des Oulad Reggad, s'élève en amphithéâtre sur la pente d'un mamelon dominant un bas-fond toujours inondé au moment des pluies. Les jardins sont très-bien entretenus. Celui du gardien du caravansérail produit en abondance d'excellents fruits, et surtout un vin exquis, trop rare malheureusement, car, jusqu'ici, il n'a pu être apprécié que par quelques privilégiés.

Entre Aïn el-Ibel et Sidi Makhlouf, existe le poste-auberge de Megueta' el-Ouost. Puisque me voici encore aux environs de Sidi-Makhlouf, je ne veux pas laisser échapper l'occasion qui m'est offerte, pour la dernière fois, de mentionner l'ingénieuse idée d'un touriste anglais, dont je regrette beaucoup de ne pouvoir dire le nom. Le carnassier ou carnivore de la Grande-Bretagne, comme l'a si bien décrit Villemain, à la suite d'un tête-à-tête près d'un rosbif tout saignant, entendit parler de la *Lefa* (الابعى) vipère à cornes, céraste) et du Bou Lakaz, et il décida d'en voir à tout prix. Mais, croyant sans doute que, dès son arrivée dans le Sud, des légions de ces reptiles, plus nombreuses et plus variées que celles de la tentation de saint Antoine, allaient, en s'enroulant autour de son individu, faire très-désagréablement deux caducées de ses membres inférieurs, il a fait prudemment confectionner une paire de botte en ferblanc. Il entra ainsi dans son confortable haut de-chausse un *inexpressible* d'un tissu inaccessible à toute espèce de piqûres ou morsures, et dont la blonde Albion a toujours seule le secret. Il put ainsi marcher sans aucune crainte à cheval. Notre touriste visita el-Arouat et ses environs, mais revint tout désespéré de n'avoir vu qu'empaillée la cause de sa frayeur et de sa curiosité. Il répétait ce refrain avec beaucoup d'autres : Décidément, il n'y a rien à faire dans un pareil pays. Dans son dépit, il oublia les bottes en question (mais non son *inexpressible*). au caravansérail de Sidi Makhlouf, où, suspendues au plafond

elles sont, de concert avec l'affabilité de l'aubergiste, un des plus remarquables objets de curiosité de notre sud, et ne manquent pas d'attirer dans la buvette une foule de touristes haletants, et qui n'ont jamais vu qu'une chose . . . la longueur du chemin.

Les eaux d'Aïn el-Ibel (عين الابل) arrosaient autrefois des terres de labour appartenant aux Oulad T'euba (fraction des Oulad Khenata). Cette source intarissable, qui pouvait abreuver à la fois cent chameaux, avait, pour cela, reçu le nom de fontaine du troupeau de chameaux.

Il y a environ soixante ans, un saint homme des Oulad Teuba, nommé si Mohammed ben ben Satou, aidé par trois de ses parents, fonda sur les bords de ce ruisseau quelques jardins, qu'il entourait de murs, et bâtit ensuite trois ou quatre maisons. Sa renommée de sainteté fit que jamais personne ne songea à lui contester le droit de s'arroger ces terrains. Bientôt, grâce au succès de ses plantations, d'autres maisons s'élevèrent rapidement à côté des premières, d'autres jardins furent créés comme par enchantement. Déjà, les propriétaires ne pensaient plus qu'à jouir paisiblement des biens que Dieu accumulaient autour d'eux, lorsque le Très-Haut, pour éprouver ses serviteurs, couvrit le ksar de fièvres pernicieuses, qui enlevèrent d'abord si Mohammed ben ben Satou. Peu de temps après que le fondateur d'Aïn el-Ibel fut rentré dans le sein de la miséricorde divine, des querelles étant survenues parmi ceux qui avaient bravé le fléau ou lui avaient survécu, et l'un d'eux ayant assassiné son cousin, les habitants, effrayés de quelques signes menaçant de vendetta, se dispersèrent ou se retirèrent à Meçad.

Aïn el-Ibel resta abandonné jusqu'à la fondation de Djelfa. Plusieurs individus des Oulad Mobarka (fraction des Oulad Reggad) s'offrirent alors à reconstruire ce ksar.

En sortant du caravansérail, nous laissâmes à notre gauche la route impériale pour prendre le chemin de traverse, carrossable, aux voitures légères et qui, outre l'avantage incontestable de raccourcir de quatre kilomètres, au moins, la distance existant entre Aïn el-Ibel et le poste de l'oued Sedeut, permet aussi de voir deux petits villages, Djezira et Timor'mor't.

Un jour, Bel Gassem ben Melik, des Oulad Mobarka, parcourant le pays pour découvrir un petit coin de terre à défricher, vit, à huit kilomètres Nord d'Aïn el-Ibel, une source dont le mince filet d'eau humectait avec peine un bas fond entouré de halfa.

L'endroit lui parut favorable pour l'établissement d'un jardin. Bel Gasseem ben H'amadi, de Zakkar, lui construisit une maison. Sept de ses amis, désireux d'avoir aussi leur part des biens, c'est-à-dire, des fruits que Dieu ne cessait de faire produire aux jardins de son serviteur, virent lui demander la permission de s'installer auprès de lui.

Ces premiers habitants indécis sur le nom qu'ils donneraient à ce petit assemblage de maisons, qu'entouraient déjà une certaine quantité d'arbres fruitiers, résolurent de choisir le hasard, ce grand maître, pour arbitre. Le premier mot jeté par une voix humaine désignerait le hameau. A peine les chefs de famille étaient-ils réunis, qu'une femme appela son amie : ia Setout, ah ! Ce nom fut conservé au ks'ar pendant de longues années, jusqu'à ce que si Bel Gasseem ben Ali l'eût changé contre celui de Djezira ou flot de verdure.

Les el-Arb'a, envieux de la prospérité de Djezira et espérant y faire quelque butin, l'attaquèrent avec confiance ; ils furent honteusement repoussés.

A leur tour, les gens du Djebel Amour, après avoir pillé Amra, fondirent sur le petit village. Les habitants, quoique surpris, essayèrent un moment de se défendre ; mais ayant à lutter contre de trop nombreux assaillants, ils sentirent que leur résistance ne pouvait être qu'une folie impossible ; s'étant fait jour parmi les assiégeants, ils se réfugièrent dans le djebel Djelal et abandonnèrent leurs femmes, leurs enfants, leurs richesses à la convoitise de leurs ennemis, qui incendièrent leurs demeures et abattirent ce que le feu ne put consumer.

Mais, lorsque les armes victorieuses des Français, après avoir brisé le glaive de la terreur étendu sur tout le pays, eurent permis à la femme et au faible de circuler librement la nuit et le jour sous leur protection, les anciens habitants relevèrent les maisons écroulées de leur village.

Les Beni Maïda, de Zakkar, labouraient déjà depuis longtemps les terrains d'Aïn Timor'mort (تيمورموت) (à cinq kilomètres Nord de Djezira), lorsque les Oulad Mobarka (fraction des O. Saad ben Salem), jugeant que tout serait avantage pour eux de s'emparer et de jouir des longs travaux de la petite colonie, chassèrent les Beni Maïda et bâtirent immédiatement une vingtaine de maisons, pour consacrer leur prise de possession. Ils appelèrent leur petit village Khad'ra (خضرة). Les Beni Maïda rendirent juges de cette in-

juste spoliation les Oulad Aïssa et les autres fractions des Oulad Sâad Ben Salem. Les O. Mobarka, ne voulant ni écouter les paroles de justice des tribus, ni restituer les terrains, s'apprêtèrent à soutenir leur refus par la force. Mais les armes ne leur furent pas favorables, leurs maisons furent démolies, et les anciens propriétaires, que les Oulad Aïssa mettaient à l'abri de toute vexation, purent désormais cultiver en paix leurs terrains. En l'année 1274 (1858), ils quittèrent Timor'mort, on ne sait pour quelle raison, et il fut alors permis à trois individus des Oulad Mobarka d'y construire des maisons.

Le poste de l'oued Seducr (à 25 kilomètres de Djelfa) est tenu par un chasseur émérite ; au voyageur que son long séjour dans le Tell n'a pu encore déguster du gibier ou du champignon, nous recommandons sa table, toujours amplement approvisionnée de la chair parfumée du lièvre, de la perdrix et de l'outarde.

(A suivre)

ARNAUD.

Interprète militaire à Djelfa.

